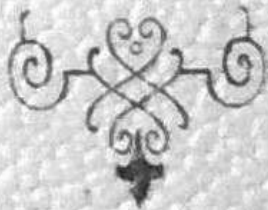




LE
THÉÂTRE POPULAIRE
EN BRETAGNE



REDON

IMP. RÉUNIES A. BOUTELOUT ET FILS AÎNÉ

—
1908

5707

LE
THÉÂTRE POPULAIRE
EN BRETAGNE

LE THÉÂTRE POPULAIRE EN BRETAGNE



CONFÉRENCE

Faite à la " Société d'Emulation du Pays de Redon "

Le 8 Mars 1908

Par le M^r DE L'ESTOURBEILLON

Député du Morbihan

Directeur de l'**Union Régionaliste Bretonne**



REDON

IMP. RÉUNIES A. BOUTELOUP ET FILS AINÉ

—
1908

Mes chers Compatriotes,

QUAND VOUS m'avez fait le grand honneur de me demander de venir quelque jour vous parler de la *Bretagne*, je me suis laissé aller à coup sûr à l'un de ces actes de témérité dont souffrent à la fois et ceux qui le commettent et ceux qui en sont victimes. Aussi, tiens-je par avance à vous en adresser toutes mes excuses. Comment, en effet, devant un auditoire comme le vôtre, aborder un pareil sujet, aussi complexe et aussi vaste, dont les multiples aspects assaillent aussitôt notre esprit, accourant en flots pressés, comme ces vagues aux mille couleurs qui déferlent à toute heure sur nos côtes de granit ? Essayer en une courte soirée de traiter tout ce qui s'y rapporte ! Quelle folie ! Tenter de soulever les voiles de son Histoire ; de montrer à travers les siècles, la valeur indémentie de la Race, ses vertus, son héroïsme, le rôle considérable que de tout temps lui assignèrent la Providence et les événements ;

essayer de faire frémir vos âmes au souffle vivifiant de son incomparable Poésie, ne serait-ce pas véritable chimère de la part d'un de ses modestes enfants, qui, pour l'avoir toujours tendrement aimée, et s'être sans cesse efforcé de la comprendre, n'en reste pas moins convaincu, qu'il n'est encore qu'un néophyte ou un profane attardé à la porte du sanctuaire révê.

Aussi bien, n'aurai-je point cette audace et devant l'hésitation que devait fatalement m'inspirer le choix d'une de ses gloires ou de l'un de ses caractères, me suis-je laissé aller tout banalement à céder au goût du jour, en vous disant ce soir quelques mots de ce qui, sur notre terre d'Armorique, constitue aujourd'hui l'Actualité.

Or, rien de plus actuel en Bretagne à cette heure que le théâtre populaire qui, après un siècle de somnolence presque mortelle, renaît depuis quelque cinq ans sur tous les points du territoire breton, avec un éclat et une intensité grosse de conséquences. Sur notre vieux sol immuable nous assistons en quelque sorte au réveil de l'âme celtique, semblable à ces fées des légendes qui reviennent vivifier à nouveau les palais que leurs charmes éblouissaient jadis.

S'il est vrai que le théâtre peut être regardé souvent comme l'expression la plus vraie, ou la peinture

fidèle des passions ou des sentiments d'un peuple, ou que les impressions d'une époque soient génératrices de la Satyre ou de l'Epopée, de la Comédie ou du Drame, l'on peut dire que notre Race n'a point échappé à cette loi.

Héroïque et simple, mystique et sensible, les vexations et les tristesses de nos temps douloureux, ont été pour elle comme un cinglant coup de fouet, venant la tirer de sa torpeur. Il semble qu'un magique éclair soit venu dissiper pour elle les sombres nuages de la réalité, et, se levant tout à coup, elle s'est reprise à chanter ses tristesses et ses espérances, à exalter ses gloires, à revendiquer ses libertés meurtries.

Les vieux bardes semblent sortir de leurs tombes ; de toutes parts surgissent les poètes de l'Armor.

« Souviens-toi, — s'écrie l'un d'eux et non des moindres ; — Souviens-toi, *Breiz-Izel*, des anciens qui ont bercé ton berceau ! — En chaque vallée et sur le faite de chaque colline, tu entendras leurs voix dans le vent — Les vents qui soufflent sur tes plaines emportent les âmes des Bretons qui te disent dans leurs soupirs : « Souviens-toi de ton Passé ! »

Et les Bretons ont répondu à l'appel ; et les troupes populaires, héritières des bardes ou des jongleurs

d'autrefois, apparaissent de villages en villages comme ces multiples feux de la Saint-Jean, qui, s'allumant de collines en collines, vont porter, dans tous nos hameaux et nos bourgs, le feu sacré, la divine flamme du *patriotisme celtique* qui réchauffera les cœurs et fera revivre tous les nobles enthousiasmes.

Que fut donc jadis le théâtre celtique ?

« Notre Bretagne française, écrivait en 1865 M. de la Villemarqué, l'auteur vénéré du *Barzaz-Breiz*, a été reconnue comme l'une des terres celtiques les plus passionnées de tout temps pour les représentations théâtrales. On rencontre les traces de son théâtre primitif dans ses multiples usages.

Les pièces primitivement jouées sur le théâtre breton n'appartenaient pas aux genres élevés de la littérature dramatique ; ce qu'on y jouait surtout c'était à l'instar de la Cambrie, des pantomimes, entremêlées de chants nationaux ou de poésies héroïques ou élégiaques, qui firent pendant longtemps donner le nom de *jongleurs, Joculatores*, à leurs interprètes. — Joutes poétiques ou musicales, mimiques poussées parfois jusqu'à l'extravagance, elles étaient données comme réjouissances au peuple, par les chefs celtes à l'occasion des grandes solennités nationales, ou pour célébrer quelque mémorable

victoire, à moins qu'elles ne soient passées dans l'usage comme ces drames nuptiaux, qui se sont perpétués en partie jusqu'à nos jours dans les cérémonies des noces en Bretagne, et où la cérémonie de la demande en mariage est faite au père de la future épousee par l'entremise de deux *Bazvalan*, qui, en présence de la famille, se constituent l'avocat, l'un de l'épousée, l'autre de l'époux, vantant à qui mieux mieux en vers improvisés, sur un thème invariable les qualités respectives de leur client. »

Mais la plupart du temps elles avaient pour objet un sujet héroïque, comme dans la fameuse *Danse du Glaive* ou l'exaltation des hauts faits du Roi *Arthur*.

Puis bientôt, au souffle puissant du Christianisme, voici venir le drame chrétien ayant presque toujours pour thème la vie et les légendes dramatiques des Saints celtiques les plus populaires, les Saint *Patrice*, Saint *Davy* Saint *Gwenolé*, Saint *Cadoc*, célébrés de mille manières par le chant, la psalmodie, les danses mêmes, en attendant la mise sur la scène de ceux de l'ancien et du nouveau testament ou du martyrologe, tels que *Abraham*, *Moïse*, *Jacob*, *Joseph*, *St Jean-Baptiste*, *St Pierre*, *St Paul*, *Ste Anne*, *Ste Hélène*, *Ste Cécile* ou *Ste Barbe*, qui, tous et toutes, ont fait l'objet de quelque mystère.

« Dans ces compositions, souvent naïves et sans

recherches d'art, mais presque toujours héroïques ou dramatiques : « le poète ou l'auteur dramatique, dit la Villemarqué, indique souvent, dès le début, le dénouement dans quelques vers qui servent de *Prologue* ; puis il dispose la scène, y place ses acteurs et les laisse discourir et agir librement. Pas de commentaires, pas de réflexions, elles doivent ressortir de l'ensemble des discours et des aventures ; rien d'inutile, tout se tient, s'enlace et marche droit au but. Il est rare que l'auteur intervienne ; son allure brusque et sans transitions est parfaitement naturelle ; il raconte un événement que tout le monde a présent à l'esprit, il est donc inutile qu'il entre dans de longs détails, il lui suffit de saisir les traits saillants et de les mettre dans un jour tel, qu'ils puissent frapper la vue et se graver dans l'âme du spectateur. Et parfois la nature même l'inspire à rendre l'Art jaloux. »

Mais avec le temps, les créations héroïques des bardes et les improvisations pieuses des chanteurs populaires illettrés parurent trop agrestes aux châtelains d'Armorique et surtout au clergé breton ; ils laissèrent exclusivement au peuple les jeux naïfs du temps passé et demandèrent aux *kloarek*, à de véritables *clercs*, des spectacles, d'un art plus savant et qu'ils jugeaient plus dignes d'eux.

« Alors apparurent les grands *Mystères Bretons*, au premier rang desquels il faut placer le *grand Mystère de Jésus*, qui, plus que tout autre, eut le don de remuer les foules et de laisser dans leur esprit d'ineffaçables souvenirs. — D'un bout à l'autre du pays bretonnant la tradition est unanime pour l'attester ; en *Léon* comme en *Cornouaille*, en *Tréguier* comme en *Vannes*, dans toutes les paroisses où persista la coutume des représentations populaires. Partout, si l'on en parle à nos paysans, leur physionomie devient grave, leur regard s'illumine, et chacun commence à parler des magnificences du *grand Mystère de la Passion*, des sanglots qu'il faisait pousser, des regrets que l'on éprouve de ne le plus voir représenté. Un mot frappant du reste et devenu proverbial peint bien l'effet immense qu'il produisait partout :

Ann dud az a enn eur gana
Hag e zistro enn eur oela

« Les foules y vont en chantant et s'en reviennent en pleurant. »

Et comment, du reste, le peuple breton n'aurait-il pas recherché et trouvé dans ces *Mystères*, semi-religieux, semi-héroïques, un aliment puissant et un charme tout particulier, à des époques comme

ce XIII^e et ce XIV^e siècle ou un impétueux souffle de Foi, animait particulièrement la Bretagne, avec des apôtres comme *St Yves*, qui, le vendredi-saint de l'an 1294, prêchait la Passion en breton jusqu'à sept fois en sept églises différentes ; — avec des héros comme *Charles de Blois*, ou les chevaliers du *Combat des Trente* remettant avant la bataille le succès de leurs armes et le sort de la Bretagne entre les mains de *St Cadoc* ; — avec *St Jean Discalcat*, ce pauvre Frère Jean *va nu pieds*. — *Breur paour Iannik diarc'henn*.

Plus d'un chevalier bien botté avait vu ces pieds-là tuméfiés par les épines ou les clous qu'il y laissait entrer en mémoire du Sauveur marchant au Calvaire ; plus d'un débauché sortant du cabaret avait pu constater combien de fois ce religieux mêlait du fiel et du vinaigre à son médiocre breuvage en mémoire du noble crucifié. Les pestiférés de Quimper le trouvèrent à leur chevet pendant l'horrible épidémie qui enleva le tiers de la population et mourant dans ses bras lui donnèrent la mort ; et devant de tels exemples la Foi qui jaillissait alors de toutes parts suscitait comme un inéluctable besoin, ces mystères et ces drames dont l'âme bretonne avait une soif ardente.

Ainsi mené et surtout par les clercs, le théâtre

breton se continua pendant plus de trois siècles et traversa sans trop d'atteintes ce XVI^e siècle si troublé par les guerres de la Ligue et les assauts du Protestantisme. Au XVII^e, grâce à la centralisation excessive qui commença à sévir sous Louis XIV, il déclina rapidement, et les pièces les plus connues ne furent plus jouées que dans les campagnes. La tourmente révolutionnaire le fit en maints endroits oublier et depuis 1840 il avait complètement disparu, lorsqu'à l'instigation de trois hommes dont ce sera toujours le très grand honneur, MM. A. LE BRAZ, LE GOFFIC et CLOAREC, une première tentative de relèvement eut lieu en 1898 à Ploujean, près Morlaix, avec la Représentation du grand *Mystère de Saint-Gwenolé*. Il est fort douteux que les promoteurs de cette résurrection, aient songé alors aux conséquences de ce simple essai. Mais en un clin d'œil, l'écho en vint se répercuter au plus profond de l'âme bretonne et les événements se chargèrent d'établir que l'heure du réveil était venue pour le peuple breton et que déjà à l'horizon se levait toute éclatante l'aurore de temps nouveaux.

Sous le coup des vexations journalières, des persécutions quotidiennes, les Bretons ont relevé la tête, et lorsque parut la fameuse circulaire de M. Combes, interdisant l'usage du *Breton* dans les églises, d'un bout à l'autre du territoire fut relevé ce défi et

nombre de nos compatriotes, même des plus indifférents d'ordinaire, s'appliquèrent par tous les moyens à sauvegarder et mettre plus que jamais en honneur notre vieille langue nationale. — Les représentations populaires en plein air leur parurent l'un des plus sûrs moyens d'aller au cœur du peuple et de pratiquer une utile et efficace propagande. Au moyen-âge, du reste, tous les plus grands théologiens de l'Eglise, comme le disait avec raison un célèbre franciscain le R. P. *Schmitt*, n'ont-ils pas considéré le théâtre comme l'un des meilleurs véhicules de la vérité religieuse et sociale ?

De là cette éclosion de troupes populaires que nous voyons naître tous les jours et qui vont par tous nos cantons et villages semer la bonne parole patriotique et plus que jamais faire vénérer nos traditions et la Langue. Maintes paroisses en possèdent. Il y en a dans le Finistère, à *Ploujean*, *Morlaix*, *Pleyber-Christ*, *La Martyre*, *Ploudalmezeau*, *Lesneven*, *St-Vougay*, *Goulien*, *Motreff*, *Plounerin* etc. ; dans le Morbihan, à *Vannes*, *Gourin*, *Le Saint*, *Pluvigner*, *Grandchamp*, *Bignan*, *Plouhinec*, *Baden*, *Plouharnel*, *Penquesten*, *Landaul*, etc., et toutes s'arrachent pour les représenter aussitôt les pièces de théâtre éditées par nos Poètes et nos Bardes.

Or, combien nombreuses sont celles-ci et combien

sont de tous points remarquables. — Je vous citerai au hasard parmi les plus récentes :

<i>Buhez sant Guennolé,</i>	de Le GOFFIC et LE BRAZ.
<i>Buhez Santez Trifina,</i>	de Charles GUENNOU.
<i>Ar Vezventi</i>	} de Le GARREC
<i>Buhez sant Gwenolé</i>	
<i>Alain al Louarn</i>	
<i>Artur Breiz,</i>	
<i>Ar Mab prodig</i>	de l'abbé BRIGNON
<i>Ar Bourchiz Lorc'hus</i>	} de JAFFRENNOU
<i>Pontkallek</i>	
<i>Ar Vesventi.</i>	de Charles ROLLAND
<i>Eur Pesk-Ebrel,</i>	Comédie de LE SIDANER
<i>Sant Loeiz, Prisoner.</i>	de l'abbé LARBOULETTE
<i>L'âme qui a faim,</i>	de MALMANICHE
<i>Dre ar Bugel,</i>	de l'abbé CARDALIAGUET
<i>Ar gwir treac'h d'ar gaou,</i>	de Léon LE BERRÉ,
<i>Le Mystère de Ste-Barbe,</i>	de M. ERNAULT,
<i>Breih</i>	par M. l'abbé GOURON
<i>En Eutru Keriolet</i>	} de l'abbé LE BAYON
<i>Joson al Lagouter</i>	
<i>En Ozeganned</i>	
<i>Ar Hemener</i>	
<i>War ann hent a Vethleem</i>	vicaire de Bignan
<i>Buhez Artur Breiz,</i>	de PRAT (<i>Klaoda</i>)
<i>Le Dragon de St-Paul,</i>	de l'abbé PERROT
	vicaire à <i>St-Vougay</i>
	etc., etc., etc.

Point n'est besoin, pour ces représentations, de grands frais, ni de somptueux décors. — Une salle d'École ou de Patronnage, souvent une simple estrade, garnie de verdure et dressée en plein air, avec quelques costumes fabriqués le plus souvent dans la localité même grâce à des dons généreux ou en utilisant ce que l'on a sous la main, en constituent tous les éléments indispensables, quoique primitifs. — Et c'est ainsi que l'on procure au peuple d'honnêtes et peu banales distractions, des émotions nobles et moralisatrices, un enseignement *bien chrétien* qui sait aussi et en même temps rester *bien Breton*.

Comment dès lors des âmes profondément éprises d'Idéal, éminemment sentimentales et rêveuses comme l'*Ame bretonne*, n'auraient-elles pas accueilli avec enthousiasme une pareille rénovation !

Comme par le Passé, lors de ces manifestations, l'esprit de la Race se montre ce qu'il fut toujours et tel que le dépeignit Brizeux. — Comme aux temps jadis on y accourt en foule, et le caractère des pièces représentées demeure sensiblement le même. — C'est à peine, si les gros événements de l'époque s'y laissent parfois deviner dans une allusion maligne, où une exclamation indignée. — Comme autrefois, notre théâtre populaire se caractérise surtout par la recherche de l'impression à produire, de l'exemple de

moralité à donner. Ce qui y préside, c'est avant tout une grande simplicité et une extrême délicatesse de sentiments. Les scènes y sont généralement émouvantes sans viser à un effet exagéré.

Rien n'égale généralement le désintéressement des auteurs de ces comédies ou de ces drames, qui ne travaillent point pour la Renommée, mais par conscience, par devoir, par amour de la chère petite Patrie, et qui trouvent dans leur conscience de chrétiens ou de Patriotes, une récompense bien supérieure aux applaudissements de la foule, n'ayant qu'un souci au cœur, l'exaltation de la Bretagne, *de ses gloires ou de sa Foi*.

Et le cœur du peuple bat à l'unisson de celui de tous ces hommes qui savent si bien exprimer et traduire sa pensée, en lui faisant revivre ces impressions et ces sentiments qui sont les siens à chaque heure du jour.

Et, c'est au *Pays Gallo*, au pays francisé de Haute-Bretagne, la même explosion d'enthousiasme, le même Réveil des sentiments intimes de la Race chaque fois que le poète ou le chanteur fait vibrer encore de nos jours les souvenirs de l'âme celtique, quel que soit le degré d'oblitération des traditions ou des réminiscences du Passé ; que l'on y joue des pièces comme *Kemener*, d'Eugène Le Mouel, *Nominoë*

de Tiercelin, où *Fleur d'Ajones*, de Théodore Botrel, ou que le vaillant barde dinannais y répète au peuple ses naïves plaintes ou ses jolies chansons, celui-ci accourt en foule, heureux de se reconnaître, de se retrouver lui-même dans ces peintures si vraies et de revivre ainsi quelques heures de cette vie propre que le temps, les traités et les événements lui ravirent, mais qui malgré les siècles, survit en son âme immuable et fidèle et souvent apporte un baume à ses plus cruelles blessures.

Puis, quand s'achèvent ces représentations émouvantes, il n'est pas rare de voir la foule implorer, réclamer à grands cris de quelques bardes en vogue comme les *Jaffrennou*, les *Herrieu*, les *Berthou*, ou les *Le Berre*, quelques-uns de ces chants ou quelque-une de ces poésies vibrantes qui lui vont toujours au cœur.

Bretagne est Poésie, a dit un de nos auteurs célèbres; qui le pourrait nier, quand l'on voit à la suite de ces représentations, des foules, non encore satisfaites, écouter dans un extraordinaire recueillement et comme hypnotisées, des poésies comme l'admirable sône, d'Yves *Berthou* intitulé *Marguerite de Keronard* et dont je vous demande la permission de vous citer pour vous donner une faible idée de notre poésie bretonne la belle traduction française de Charles *Le Goffic* :

MARGUERITE DE KERONARD

Une chanson vient d'être écrite
En dialecte léonard
Une chanson sur *Marguerite*
de *Keronard*.

C'était la plus riche héritière
Qu'on connut chez nos Paysans
On l'a menée au Cimetière
A vingt-deux ans.

Margot, Margot, que je te gronde,
Où sont passés ta lèvre en fleur,
Tes fins cheveux, ta gorge ronde
Et tes couleurs.

C'est votre faute, à vous, ma Mère,
On vous l'a dit et répété
Rien n'est hélas ! plus éphémère
Que la beauté.

A quoi me sert d'être jolie
Comme un fruit mûr en sa saison,
Si par vos ordres l'on m'oublie
A la Maison.

Le plus beau tissu devient loque ;
C'est le destin de nos appas.
Mariez-vous quand c'est l'époque,
N'attendez-pas.

Je veux qu'on m'enterre un dimanche
Creusez ma tombe et semez-y
De l'aubépine, de la pervenche
Et du souci.

Pour vous dont les cœurs infidèles
Ont fui tout à coup de mon toit
Comme on voit fuir les hirondelles
Au premier froid.

Puisque aujourd'hui dans nos campagnes
Fermier, gentilhomme ou valet
Vous avez trouvé les compagnes
Qu'il vous fallait.

O jeunes gens de ma paroisse !
Je prierai Jésus, mon Seigneur,
Qu'il favorise et qu'il accroisse
Votre bonheur !

Et maintenant sonnez l'antienne
Oignez mon corps d'ambre et de Nard,
Je n'ai plus rien qui me retienne
A Kéronard.

Elle mourut sur ces paroles
Un soir que les vents attiédís
Jouaient dans les branches des saules
De profundis.

Mais ces élégies charmantes n'apparaissent le plus souvent que comme les douces éclaircies du soleil d'automne, au milieu des sentiments plus graves qui

forment, surtout au milieu des tristesses du présent, le fonds des préoccupations du caractère breton. — Ecoutez plutôt ces accents du poète *Glanmor*, à propos de la situation présente.

« Breton, dis-moi, que faisais-tu tandis que l'on hurlait : Bataille ! » Tandis qu'ils hurlaient les impies : Guerre à l'Eglise au pays de France ! « Breton dis-moi, que faisais-tu tandis que l'on hurlait : Bataille » — Comme la Bretagne, mon pays, j'étais toujours droit et ferme, *j'étais debout !*

Un penn - baz dans la main, je n'ai jamais été vaincu ; la croix de Dieu sur ma poitrine, je n'ai jamais eu peur. — Un penn-baz dans la main, je n'ai jamais été vaincu ; loyal et franc je suis toujours en face du mensonge et *debout !*

J'aime la Bretagne, mon doux pays ; — j'aime sa langue et sa foi. — Quiconque lui fera la guerre m'aura pour ennemi jusqu'à la mort. — J'aime la Bretagne mon doux pays, j'aime sa langue et sa foi. — Pour la défendre, je serai toujours comme mes vieux pères, *debout !*

Puis dans une autre pièce non moins vibrante :

Quel mal a donc fait la pauvre Bretagne pour que vous, mes frères de France, vous l'opprimiez ainsi ? — Dans son vêtement de bruyères, de landes et de

genêts dorés, elle sommeillait paisible, penchée sur les flots bleus de l'océan ; — sans égard pour sa beauté, vous faites sonner son glas.

Sa liberté de jadis, la Bretagne vous l'a donnée et tranquille, elle vivait, sa main dans la main de la France; il n'y a plus qu'une Patrie et pour la défense de ses droits, le sang breton coule à flots.

La Bretagne vous donne son sang ; elle vous l'a donné hier et vous le donnera sans compter demain. Avec son sang, que lui demandez-vous encore ! Qu'elle meure ou devienne votre esclave pour toujours ! *La Bretagne esclave ! Jamais, non jamais !*

J'ai essayé, Messieurs, dans ces courtes notes jetées ici un peu au hasard de mes souvenirs, de vous donner une faible idée de notre *théâtre breton*, de soulever quelque peu le voile mystérieux qui dérobe à bien des regards, à tous ceux presque, qui n'ont pas vécu de sa *Vie*, les profondeurs, les délicatesses et les trésors d'héroïsme de l'*âme bretonne* ; les sentiments intimes de ce peuple, brave et enthousiaste, mais religieux et simple, résigné et mystique. — Semblable au roc de ses noires falaises, aucune tempête semble ne pouvoir l'atteindre dans ses forces vives. Le voile de douce tristesse dont il reste perpétuellement enveloppé, semble le devoir préserver contre tous les orages ; le premier cri d'allégresse qui vient

secouer son berceau, comme le dernier soupir qui, sur son lit de mort s'échappe de son cœur oppressé, n'est à l'aurore de sa vie, comme à son dernier jour, qu'un même cri d'Espérance : *Breiz da virviken !* Bretagne à jamais.



